

jour ( 30 juillet 1775 ), je débarquai à Portsmouth. Je partis aussitôt pour Londres accompagné de M. Wales , de M. Hodges et de MM. Forster.

Trois ans et dix-huit jours s'étaient écoulés depuis notre départ d'Angleterre. Dans une navigation aussi longue et sous toutes sortes de climats , je n'avais perdu que quatre hommes et un seul était mort de maladie. Toutes les probabilités annonçaient un résultat beaucoup moins favorable. D'après les registres de mortalité que l'on dresse en Europe , on compte qu'il meurt par année trois hommes sur cent : ce calcul rapporté au nombre de l'équipage , faisait présumer que l'on perdrait au moins dix hommes. Je ne crois pas inutile d'exposer ici les différentes causes auxquelles j'attribue un tel avantage (1), et l'on doit aussi se rappeler avec quel soin l'Amirauté avait fait mettre à bord de la *Résolution* tout ce que l'expérience et les conjectures indiquaient de favorable à la santé des gens de mer.

---

(1) La société royale couronna, en 1776, un Mémoire du capitaine Cook, sur les Moyens qu'il avait employés pour garantir son équipage du scorbut. Cet infatigable navigateur ne jouit pas de ce témoignage d'estime et de reconnaissance de la part de ses compatriotes : il était déjà parti pour son troisième voyage.

La drèche est sans doute un des meilleurs anti-scorbutiques dont on ait jusqu'à présent fait usage. Employée à tems et en observant d'ailleurs le régime convenable, elle arrête les progrès du scorbut, mais je ne pense pas qu'elle le guérisse radicalement. Trois jours de la semaine, je faisais cuire avec des pois des tablettes de bouillon portatives. Chaque homme en recevait une once ou même plus, suivant les circonstances. Lorsque nous relâchions sur des îles où se trouvaient des végétaux, on en servait tous les matins à déjeuner, avec des légumes, du froment et du gruau; à dîner on en joignait aux pois et aux légumes: ainsi les alimens étaient sains et nourrissans, et les matelots consommèrent plus de végétaux qu'ils ne l'eussent fait, si l'on n'eût pas employé ce moyen.

Nous avons assez de sucre pour suppléer à l'huile, et souvent le blé tenait lieu de gruau; je crois que cet arrangement nous fut très-favorable: le sucre arrête évidemment les progrès du scorbut, tandis que l'huile (au moins celle que donne l'administration de la marine) produit un effet absolument contraire. Au surplus, les alimens les plus salubres seront encore inutiles si l'on n'a soin d'établir une police sage sur le vaisseau. Voici le plan que j'ai constamment suivi et que je m'étais tracé, tant d'après une

longue expérience qui m'est personnelle , que d'après quelques idées que m'avaient suggérées sir Hugues Palliser , les capitaines Cambell , Wallis , et d'autres officiers d'un grand mérite.

Les matelots étaient relevés un quart d'heure plus tôt que selon la coutume : par ce moyen , ils avaient plus de repos et n'étaient jamais si long-tems exposés aux inclémences de l'air. Dès qu'ils étaient mouillés , ils recevaient des habits de rechange. Je prenais toutes les précautions imaginables pour que leur corps , leurs hamacs , leurs lits et leurs vêtemens fussent toujours propres et secs ; j'avais également le plus grand soin de faire nettoyer le vaisseau , et de le faire sécher entre les ponts , une ou deux fois par semaine. On en purifiait l'air , soit en allumant des feux ; ou , si ce moyen était impraticable , en brûlant de la poudre à canon , humectée avec du vinaigre ou de l'eau. Souvent aussi l'on descendait , au fond de la sentine , du feu dans un pot de fer , afin de purifier l'air des parties basses du bâtiment : on ne peut trop porter d'attention à entretenir la salubrité dans le lieu qui renferme l'eau douce ; la moindre négligence occasionne dans la calle une odeur infecte et désagréable , que le feu seul peut dissiper.

Les chaudières du bâtiment étaient souvent écurées. Je n'ai jamais souffert que les matelots

mangeassent la graisse que l'on retire du bœuf et du porc salé en les cuisant ; je crois qu'elle hâte le scorbut.

J'ai fait recueillir de l'eau toutes les fois qu'il s'en est rencontré, lors même que je n'en avais pas besoin. L'eau qui sort de l'aiguade, est beaucoup plus saine que celle qui est restée quelque tems à bord d'un vaisseau. Jamais sur cet article, nous n'avons éprouvé de disette : la nature de notre expédition nous a conduits dans de très-hautes latitudes ; mais les fatigues et les dangers inséparables de cette situation, étaient un peu compensés par l'eau douce que nous fournissait en abondance un Océan jonché de glaces.

Sur presque toutes les terres où nous avons relâché, l'industrie des hommes, ou la bonté de la nature, avait répandu quelques chose d'utile soit du règne animal, soit du règne végétal ; j'ai toujours fait ce qui dépendait de moi pour me procurer beaucoup de rafraîchissemens, et porter les gens de l'équipage à suivre en cela mon exemple. Ce n'est pas à moi à décider si j'ai rempli l'objet de cette expédition. Ma relation offre peu d'événemens remarquables, elle n'en sera peut-être pas moins digne d'intérêt par les soins que nous avons mis à reconnaître l'hémisphère austral. Si nous eussions

découvert un continent, j'aurais plus facilement satisfait la curiosité du lecteur ; mais puisque nous n'en avons pas rencontré, malgré l'exactitude et la multiplicité de nos recherches, il faut espérer qu'à l'avenir les esprits systématiques songeront moins à forger de ces brillantes chimères.

Quel que soit le jugement du public sur nos travaux et sur leur résultat, je finis ce récit, en observant avec une véritable satisfaction, que si l'on s'accorde à ne plus supposer l'existence d'un continent austral, notre voyage laissera du moins à tout homme sensible l'idée consolante qu'en allant reconnaître ces latitudes lointaines et périlleuses, je suis parvenu à conserver la santé d'un nombreux équipage, malgré les peines et les fatigues d'une longue navigation sous des températures opposées. Du reste le lecteur décidera jusqu'à quel point cette expédition a reculé les bornes de la navigation, de l'histoire naturelle, de la physique et en général de toutes les sciences spéculatives. Nous avons fait des découvertes dans tous les genres, il est vrai ; mais qu'elles sont peu de chose si on les compare à celles que ne peut manquer d'opérer dans les siècles à venir, l'activité toujours infatigable de l'esprit humain !

FIN DU SECOND VOYAGE.

VOCABULAIRE.